

ENTRETIEN AVEC Michèle Riot-Sarcey

Historienne, professeure émérite d'histoire contemporaine et d'histoire du genre à l'université Paris 8-Saint-Denis

Dans son dernier ouvrage consacré à la liberté, l'historienne Michèle Riot-Sarcey revient sur la révolution de 1848 et propose dans le même temps une passionnante réflexion sur la fabrique de l'histoire.

Vos travaux sur l'utopie sont connus. Vous publiez un nouveau livre, *Le Procès de la liberté. Une histoire souterraine du XIX^e siècle en France* (La Découverte, Paris). La liberté est-elle une utopie ?

Dans les travaux que vous évoquez, j'ai voulu démontrer le bien-fondé de la thèse du penseur allemand Walter Benjamin (1892-1940), qui préconise une rupture radicale avec les continuités historiques. Ma démarche consiste à mettre en cause la vision linéaire de l'histoire, celle qui conduit l'historien à ne tenir compte que des événements advenus et de l'interprétation dominante qui propose la bonne manière de lier les faits historiques entre eux à partir de ce qui s'est lisiblement passé. Ainsi les causes sont-elles recherchées en fonction de leurs effets et sont au cœur de la linéarité historique. L'histoire est toujours écrite après-coup, en essayant de renouer les événements entre eux.



Mais les journées de juin 1848 mettent un terme à cette expérience.

Après juin, puis avec les résultats des élections au suffrage dit universel, les républicains « de la veille » sont à peine représentés. Mais l'espoir d'une liberté *autre* ne disparaît pas pour autant. Il s'incarne désormais dans les associations ouvrières (105 en 1849) où l'on pense pouvoir instaurer le gouvernement « direct » des ouvriers, être maître de la production et de la consommation. La liberté comme pouvoir d'agir est alors pensée possible. L'expérience de 1848 est de ce point de vue fondatrice. Un monde nouveau est entrevu. Rappels que l'association des associations ouvrières fut coorganisée par Jeanne Deroin ! une femme ! sans droit politique. Certes, ce moment est éphémère, mais il permet de saisir une expérience autonome oubliée qui pourrait avoir un écho aujourd'hui.

Il faut alors expliquer cette perte de sens et rendre compte de l'instauration d'une interprétation dominante de l'histoire selon laquelle « le peuple », héros ou canailles, n'agit que par instinct toujours sous l'influence de ceux qui savent à sa place. Tel est

N'existe-t-il néanmoins pas des ruptures reconnues par l'historiographie ?

Si, bien sûr. Pensons à la Révolution française, et encore, en mettant de côté les travaux de François Furet. Mon propos est celui-ci : comment saisir l'histoire à partir des césures du cours du temps, dans des périodes discontinues où les possibles sont accessibles parce que visibles, quand l'ordre existant ou à venir est source de conflits. La discontinuité de l'histoire est apparente dans ces moments singuliers où les sources sont saisissables, dans le temps instantané de l'événement accessible alors dans son historicité, le mouvement propre de l'événement en train de s'accomplir, c'est-à-dire de prendre dans un seul et même geste critique les faits et les significations donnés.

C'est ce que vous faites dans votre dernier livre avec la révolution de 1848. En l'intitulant *Le Procès de la liberté*, s'agit-il de dire que le sens reconnu à la liberté faisait débat ?

Effectivement. Cette période se caractérise par un débat sur le sens du mot liberté. Dans les années 1830, le penseur français Pierre Leroux en proposait la définition suivante : la liberté est le pouvoir d'agir matériellement, intellectuellement, politiquement. Celle-ci s'opposait au sens que

La liberté comme pouvoir d'agir est alors pensée possible.

cherchait à imposer la monarchie de Juillet⁽¹⁾. Les élites ou capacités qui se reconnaissaient dans cette dernière attribuaient un autre sens au mot liberté, lequel se réduisait au pouvoir de posséder en contraignant le peuple à librement se soumettre ; ceux-ci pouvaient alors prétendre au gouvernement de tous. *Le procès de la liberté* renvoie également au *processus* à l'œuvre depuis 1789. Avec la Révolution, des femmes et des hommes avaient aspiré à la liberté réelle, une promesse non réalisée. En 1830, cet espoir resurgit. En 1848, la liberté est une nouvelle fois brandie et s'incarne dans la République (démocratique et sociale). Les ouvriers et les ouvrières veulent mettre en correspondance les mots et les choses. La liberté est jugée incomplète dans son étendue, comme dans sa mise en œuvre.



le point de vue des historiens comme Guizot et Tocqueville et des romanciers. Dans *Les Misérables* (1862), Victor Hugo réécrit la première moitié du XIX^e siècle, sans faire allusion à la révolution de 1830, citant peu celle de 1848 sinon une barricade façonnée de déchets repoussants. Seule la révolution de 1832 est décrite, faite par des étudiants appartenant à une société secrète, et dont l'issue est

un suicide collectif. Ainsi dans mon livre, je distingue nettement la fabrique de l'histoire qui se façonne dès l'événement advenu, du mouvement de l'histoire opéré par les acteurs eux-mêmes, et sujets éphémères de leur propre histoire, faisant apparaître, je l'espère, les « innombrables vérités latentes » du passé⁽²⁾. ●

*Propos recueillis par
Christophe Pébarthe*

(1) Cette expression désigne le règne de Louis-Philippe, 1830-1848.

(2) Expression empruntée au peintre Paul Klee.